Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 13 (1875)
Heft: 46

Artikel: Moeurs d'autrefois
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-183408

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 02.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

— Eh ! c'est M. le préfet.

— M. le préfet !

Merville prit son chapeau et se sauva tout d'un trait jusqu'à la diligence. Fouette, cocher ! Il revint tout penaud à Lyon.

Mœurs d'autrefois.

Et notre vieux Montbenon ! Qui le reconnaîtrait aujourd'hui? Qui supposerait que les côtes qui longent le Flon formaient de délicieuses promenades garnies de bancs, ornées d'arbustes et d'accacias ? Dans les beaux soirs d'été, on voyait souvent sortir du magasin de musique, en face de la poste, des amateurs de guitare, de flûte, de violon, etc., pour se rendre sur la grande promenade et donner un concert.

Les dimanches de printemps, on entendait le tambour appeler nos soldats à l'exercice. On était fier de son uniforme, alors; appelez-le queue d'hirondelle tant qu'il vous plaira! Les jours de fête, nous mettions le pantalon blanc... Tenez, une fois, M. le commandant Berney arrêta son bataillon sur la route pour faire mettre le pantalon blanc avant d'entrer à Berne, et nos troupiers firent une crâne mine. pour nous servir du langage d'alors.

Les exercices du dimanche finis, nous avions trois jours de revue, le premier, pour les vétérans et les nobles fusiliers; le second, pour l'élite, et le troisième, pour la réserve. Ces jours de revue étaient des fêtes publiques. Les élèves du collége cantonal avaient congé.

* * *

Que se passait-il à Lausanne dès 1820?.... Un souffle d'avenir était dans l'air ; plusieurs choses y avaient contribué. On avait construit la magnifique habitation de *Mon-Repos*, le *Casino* et la *Maison pénitentiaire*; on avait vu paraître un bateau à vapeur, le *Guillaume-Tell*, sur le lac Léman, et bientôt après le *Winkelried* ; c'était vivre de prodiges. Mieux que cela, nous nous étions « émoustillés; » le bateau le *Léman* avait été construit et lancé à Ouchy.

Autre prodige! Nous avions vu des bataillons fribourgeois et valaisans traverser Lausanne pour se rendre au camp fédéral de Bière, où se réunissaient aussi les Genevois et les Neuchâtelois.

* * *

Dès lors le mot *patrie* saisit les cœurs; nous étions finalement Suisses, à l'égal des autres cantons. Les étudiants de Zofingue nous contaient aussi bien des choses, donnaient des sérénades et nous initiaient à la musique de Nægeli. Dans les salons, le souffle patriotique se faisait aussi sentir. Depuis la splendide fête du concert helvétique, avec son feu d'artifice sur Montbenon, on chantait des airs tyroliens; on mettait des chalets suisses sur les cheminées de nos salles.

La nouvelle flèche de la cathédrale avait transformé le chœur de celle-ci par l'enlèvement du jubé noir posé par les Bernois.

* * *

Dans un monde plus éduqué et plus restreint, les œuvres de lord Byron; le héros mort pour la liberté de la Grèce, frappaient vivement les imaginations. Les écrits de Châteaubriand et son *René*, agissaient tout aussi puissamment. Les œuvres de Lamartine, de V. Hugo, les *Meseniennes*, de C. de Lavigne, étaient fort goûtées. Waler Scott et Fenimore Cooper, nous ouvraient de nouveaux horizons. De l'étranger, Boieldieu, Rossini, Aubert, nous envoyaient une musique enivrante. Le moment n'était pas éloigné où les quatre puissantes notes qui commencent l'ouverture de *Robert le Diable*, allaient nous initier au genre majestueux.

* * *

Il nous arriva un beau matin une bombe bien autrement puissante; on proclama que toutes les intelligences étaient accessibles aux sciences. Maître Pierre, le savant du village, parut à de nombreuses éditions chez Benjamin Corbaz. Il y eut un élan général pour les études. Décidément nous étions mûrs pour 1830, et allions ouvrir une ère nouvelle par l'enthousiasme du progrès et la foi en l'avenir. On voulait sérieusement le bien.

* * *

M. Monnard fut mis en évidence par la révolution de 1830. Sa suspension lui fut un marchepied. Le jour de sa rentrée à l'Académie, les étudiants lui avaient fait une ovation. Placé à la tête du mouvement il réclama la liberté de la presse, la liberté d'opinion et celle des cultes. Il se multiplia, fut rédacteur du *Nouvelliste*, député au Grand Conseil, à la diète, chef de l'Ecole Normale récemment fondée. En même temps, il publiait l'histoire Suisse de Zschokke et celle de Jean de Muller. Orateur brillant, instruit, il dirigea plus le mouvement qu'il ne le suscita.

Durant sa suspension, Monnard avait donné deux cours de littérature, un à Lausanne, l'autre à Genève. Celui de Lausanne eut grand succès; les méthodistes, qu'on appelait alors *mômiers*, lui avaient prodigué les palmes et les applaudissements. Le méthodisme était un mets de haut goût ; repoussé par le peuple, il était devenu chose de salon. Comme il était défendu de lire la Bible en société, on se plaisait à être pris en délit, Bible à la main.

Les Genevois n'avaient pas les mêmes raisons d'applaudir M. Monnard. Genève avait toute une cohorte de gens haut placés, se livrant à des études profondes et connaissant Villemain, Guizot, Sismondi, etc. Le succès fut donc moindre à Genève. Les *è* fortement accentués, les pointes, qui étaient le côté fort de Monnard, sa prononciation d'une correction un peu affectée, son ton sentencieux et autoritaire, apanage des Messieurs de Lausanne d'alors, ne firent pas fortune. A la séance d'adieu, on répandit des exemplaires d'une caricature représentant Monnard ayant devant lui un immense bâquet de crême fouettée dont il aspergeait ses auditeurs.